

LA MÉMOIRE DU PASSÉ DE L'ÉGLISE : LA NUÉE DES TÉMOINS

*Pour les quatre-vingts ans
d'Edmond Jacob*

Si la foi n'est pas seulement tournée vers le passé mais autant vers le présent et l'avenir, la référence au passé fournit le critère de discernement dans le présent et ouvre celui-ci au Dieu qui vient. La recommandation biblique de se souvenir est fondée dans la certitude de l'actualité du passé. C'est l'actualité du Dieu du passé, mais aussi de sa créativité passée. La mémoire du passé est aussi celle faite de cette créativité. La nuée des témoins est ainsi partie intégrante de l'anamnèse de l'Église. Les « saints » ne portent ombre au Christ que s'ils ne sont pas saints, c'est-à-dire ses témoins. Comme tels, ils disent quelque chose de la richesse sans cesse nouvelle et infinie du Dieu fidèle.

L'Église, réalité contingente, s'inscrit dans l'histoire, c'est-à-dire que tout à la fois elle participe à l'histoire humaine plus vaste et qu'en même temps elle a une histoire propre : c'est l'histoire de l'Église. Elle signifie pour l'Église présente qu'elle a un passé et donc des racines historiques ; elle dit d'où vient l'Église présente. On peut noter à ce sujet plusieurs choses ..

Premièrement, la référence au passé qui est le sien dit quelque chose sur l'identité de l'Église. Quelque chose, non pas tout, car l'Église n'a pas son identité seulement par son passé, mais aussi par son avenir et également par son présent. Si on définit l'identité de l'Église seulement par le passé, on tombe dans le traditionalisme. Le traditionalisme est vrai par sa reconnaissance du fait que l'Église n'est pas seulement d'aujourd'hui, mais il est une maladie de la foi à cause de

l'absolutisation de cette affirmation, et à cause de la crispation qu'elle suscite dans le présent vis-à-vis de lui : le regard est ici tourné vers ce qui était. Cette crispation implique aussi un rétrécissement de l'espérance qui est celle de la foi. L'espérance vaut pour le présent et pour l'avenir, et elle est due au fait que Dieu est vivant : venu pour Israël et en Jésus le Christ, il vient au présent par le Saint Esprit dans son Église, et dans, avec et à travers elle dans le monde, comme sans doute il vient aussi sans elle et malgré elle dans le monde, et il viendra dans l'avenir pour la manifestation finale de son règne, dans sa parousie. Cela étant, l'identité de l'Église tient aussi, historiquement parlant d'abord, à son passé.

Cela vaut dans un double sens. Il y a *d'abord* les sources elles-mêmes, de la révélation de Dieu à Israël et en Jésus le Christ aux saintes Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Celles-ci sont la norme de toute la tradition religieuse (orale et pratique) issue de la révélation et donc la norme de la réponse de la foi suscitée par elle, et elles engendrent par l'Esprit Saint dans leur qualité de source de l'attestation toujours nouvelle de la révélation de Dieu, la tradition vivante de la foi et de l'Église à travers les siècles.

Le retour aux sources entendues dans ce sens est essentiel à l'Église ; sans ce ressourcement constant elle perdrait son identité d'Église. Il y a *ensuite* les différentes traditions issues de ces sources telle qu'elles s'expriment dans les différentes Églises chrétiennes. Elles sont le signe à la fois de la richesse infinie et toujours jaillissante, toujours surprenante, toujours aussi bien une que diverse des sources mentionnées que, aussi, de ce qu'il en advient sous l'effet conjugué d'un côté du contexte — culturel, social, etc — de l'histoire générale dans laquelle s'inscrit chaque Église particulière, de l'autre côté du contexte propre, dû à l'histoire générale mais aussi à l'histoire particulière de chacune d'entre elles. Il entre dans chaque tradition particulière, outre les sources mentionnées, à la fois l'*autre* source qu'est la réalité en tant qu'elle est la création continue et donc le champ d'action du Dieu vivant *et* le péché de l'homme. Chaque tradition particulière d'Église doit par conséquent, en raison de son ambiguïté, être soumise à un discernement. L'identité de l'Église, de chaque Église particulière et de l'Église tout court, doit ainsi constamment se légitimer comme identité en vérité, donc comme identité d'Église,

grâce à ce discernement à partir de la norme des saintes Écritures dans la vitalité qui est la leur dans l'Église.

Deuxièmement, par la référence à son passé l'Église fait mémoire de ce passé : elle s'en souvient. « Faire mémoire », « se souvenir », ces verbes (*zakar* en hébreu, *mimnêskomai* en grec) tiennent une place déterminante dans la foi biblique en tant que foi fondée dans une histoire particulière. « Souviens-toi des jours d'autrefois », c'est-à-dire des temps fondateurs, dit sous des formes variées, après l'Ancien, le Nouveau Testament (cf par ex. Nb 15/39s ; Dt 8/2 et *passim* ; Jn 15/20 ; He 10/32, etc.) : la transmission de ce souvenir par toute la tradition religieuse (orale et pratique) et par les saintes Écritures est au cœur de la foi. Mais dans cet acte de se souvenir, il s'agit d'autre chose que d'un historicisme passéiste. Car ce dont Israël et l'Église se souviennent ou font mémoire, c'est de Dieu qui certes a agi dans le passé, mais qui est le même aujourd'hui et éternellement : l'affirmation d'He 13/8 — « Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui et éternellement » — est, concernant Dieu, la conviction de toute la Bible, de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Le « souviens-toi des jours d'autrefois » comme appel exhortatif adressé au peuple élu en Abraham et dont l'élection s'accomplit dans le Christ Jésus, est par conséquent essentiellement lié à l'invocation adressée à Dieu : « Souviens-toi de nous, Seigneur ». Cette prière, fréquente sous des expressions variées en particulier dans le psautier (par ex. Ps 25/6 ; 77/12 et *passim*), est fondamentalement le sens des fêtes liturgiques telles, dans l'Ancien Testament, centralement la Pâque juive (cf Ex 12/14 : « Ce jour-là sera pour vous un souvenir — ou mémorial, *zikkaron* — et vous le célébrerez comme une prescription perpétuelle dans chaque génération » ; cf aussi Ex 13/3,9 ; Ps 111/4, etc.) et plus communément du sabbat dont Israël doit se souvenir pour le sanctifier (Ex 20/8), c'est-à-dire pour s'y ressourcer en Dieu ; dans le Nouveau Testament, elle est le sens du culte chrétien aussi bien comme proclamation de l'évangile, que ce soit comme prophétie ou comme doctrine, que comme Repas du Seigneur : celui-ci, selon les paroles mêmes de l'institution, est « en vue de ma mémoire » (*eis tèn emên anamnêsin*, 1 Co 11/24s ; Lc 22/19). Le souvenir dont Israël ou l'Église sont le sujet et dont Dieu est l'objet, le souvenir (ou anamnèse) donc de Dieu par Israël ou l'Église, est ainsi la prière à Dieu pour que lui-même soit le sujet du souvenir et que l'objet de ce souvenir de Dieu soit Israël

ou l'Église. Et cette prière se fonde dans la certitude que Dieu comme le Dieu vivant, se souvient effectivement de son alliance avec Noé (Gn 9/15s) et ainsi de toute la création, de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob (Ex 2/24 ; 6,5, etc.), des malheureux (1 S 1/11,19 ; Ps 115/12, etc.) ; le Nouveau Testament voit dans la venue du Christ, dans sa vie et son œuvre, le fait de ce souvenir de Dieu (Lc 1/45s, 68ss, etc.) et il affirme l'actualité, c'est-à-dire la réalité constante de ce souvenir que Dieu fait en Christ du monde (cf en part. He 7/25 où le Christ grand prêtre est dit « toujours vivant pour intercéder en faveur » de « ceux qui s'approchent de Dieu par lui »). Ce souvenir de Dieu vaut pour la création entière en tant que le Christ, Logos incarné, est déjà le Logos créateur (cf Jn 1 et *passim*). On peut alors dire que l'appel à se souvenir de Dieu adressé aux hommes et la prière adressée à Dieu pour qu'Il se souvienne sont fondés dans la réalité du souvenir dont Dieu est le sujet. Aussi bien le fait de se souvenir, s'agissant de faire mémoire, pour l'homme, de Dieu qui est le Vivant, et s'agissant de la mémoire que Dieu fait des hommes et de toute la création en tant que leur Créateur et Rédempteur, évoque-t-il l'actualité présente de Dieu et de sa révélation tant dans la création que dans la rédemption. Faire mémoire de Dieu, laisser Dieu faire mémoire du monde, c'est laisser Dieu être le Vivant et donc se révéler, dans la continuité de sa révélation passée, dans le présent.

« Se souvenir », c'est ainsi en vérité « actualiser ». L'histoire passée de l'Église comme déjà celle d'Israël qu'elle présuppose dans son donné vétéro-testamentaire et qu'elle accompagne dans son donné post-canonique, et d'une manière large l'histoire générale dans laquelle s'inscrit l'histoire de l'Église, sont certes passées mais en même temps nous rejoignent dans leur prolongement présent : celui-ci est riche de tout ce passé qu'il porte en lui. Déjà dans ce sens il y a une contemporanéité de toutes les époques passées avec le présent : si celui-ci est nouveau par rapport au passé, il ne l'est jamais que relativement, puisqu'il n'est pas sans lui. L'hindouisme parle à ce propos du *karman*, cette loi causale qui voit dans le présent l'effet du passé. La Bible affirme de son côté la réalité d'un jugement immanent quand elle dit que ce que l'homme sème, il le récolte aussi (cf en part. Ga 6/7s), ou quand Dieu s'y présente ainsi : « Moi, le Seigneur ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la

troisième et à la quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements » (Ex 20/5s). Cette « loi » cependant, comme déjà la promesse de miséricorde le donne à *entendre*, n'est pas intangible : elle s'inscrit dans l'économie de la grâce et est, dans son aspect de jugement, un appel à la repentance et, dans son aspect de promesse, une attestation de la grâce surabondante de Dieu qui ne saurait être méritée par l'homme et dont celui-ci ne peut que se laisser combler en entrant dans l'espace infini de la puissance incommensurable de cette grâce. On dépasse par conséquent ici la seule loi de la causalité comme détermination de l'histoire et donc du présent. C'est l'indice que l'affirmation de la contemporanéité vaut dans un autre sens encore que le sens proprement historique ; il vaut aussi dans un sens transhistorique. Ce qui est contemporain alors, c'est la même réalité passée non pas simplement en tant qu'elle a été créatrice d'histoire mais en tant qu'elle est aujourd'hui actuelle, non certes dans ses conditionnements passés qui sont uniques, mais dans son « cœur » théologique, c'est-à-dire dans son aspect révélateur ou théophanique qui manifeste Dieu tel qu'il a été jadis et tel qu'il est aujourd'hui et éternellement ; ce qui donc est contemporain, c'est la réalité permanente de Dieu en tant que Dieu de l'histoire passée comme de l'histoire présente, c'est sa réalité en tant qu'elle est, dans des circonstances toujours nouvelles, toujours à nouveau créatrice d'histoire.

Mais cette actualité de Dieu implique une assomption en lui de ce qui, dans le passé, a été en lui. C'est ce qu'exprime l'affirmation faite par l'Épître aux Hébreux, après l'énumération d'un certain nombre de croyants depuis Abel le juste, Hénoch et Noé jusqu'à certaines figures de l'histoire particulière du salut de l'ancienne alliance (chap. 11), concernant la nuée des témoins qui environne les chrétiens (He 12/1). Interprétée dans le sens de la « communion des saints » (*communio sanctorum*) du symbole apostolique — l'affirmation y est faite pour définir l'Église dans sa réalité englobante d'Église militante et d'Église triomphante, les « saints » étant à la fois les vivants et les morts, c'est-à-dire à la fois ceux qui vivent présentement sur terre dans la foi au Christ et ceux qui sont unis à lui au « ciel » —, l'affirmation de la nuée des témoins signifie la contemporanéité, en Dieu et donc pour la foi, de l'Église du passé avec l'Église du présent, en raison de la présence en Dieu

de l'une et de l'autre. Car avec le Christ élevé à la droite du Père est auprès de Dieu également le corps du Christ et donc l'Église. « Votre vie est cachée avec Christ en Dieu », dit l'apôtre aux Colossiens (3/3) : cela vaut pour ceux qui dès à présent, dans la foi, sont ressuscités avec le Christ (v. 1), comme cela vaut, a fortiori, pour ceux qui sont passés de la condition de la foi à la condition de la vue, de leur condition terrestre à leur condition céleste (cf à ce propos en particulier Ap 4-5 et *passim*). On peut dire que cette assumption en Dieu ne se limite pas à l'Église au sens de ceux qui ont confessé ou confessent le nom du Christ, puisqu'aussi bien les vraies valeurs des nations païennes sont, elles aussi, assumées en Dieu (cf en part. Ap 21/24,26) : est assumé en Dieu ce qui était et est « christique » à la fois noétiquement (et donc par la confession de foi) et ontiquement (de fait, et donc par l'être) ; il va de soi que le noétique ne va pas sans l'ontique, même si l'inverse n'est pas le cas.

L'appel à faire mémoire n'est ainsi pas limité à Dieu dans sa révélation (aussi bien spéciale qu'universelle), celle-ci étant prise comme détachée de ce qu'elle a pu créer d'authentique et donc de vrai dans l'histoire, mais il s'étend aussi à cette « créativité » de la révélation de Dieu. C'est pourquoi les saintes Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testaments appellent à se souvenir — par le simple fait de transmettre les traditions concernées — de toute la révélation de Dieu, universelle et spéciale, et de ce qu'elle a produit, dans, avec et à travers l'ambiguïté qui caractérise tout le réel historique, comme valeurs vraies. Israël fait corps avec la révélation, comme également l'Église ; de même et fondamentalement la continuité de la création de Dieu. Il faut par conséquent se souvenir aussi d'eux tous en tant que créations de Dieu se révélant. Dans un sens particulier, il faut faire mémoire de l'histoire spéciale du salut, y compris, après les témoins de l'ancienne alliance, de ceux de la nouvelle alliance, premièrement les apôtres et ceux qui leur emboîtent le pas dans la proclamation de l'évangile (cf en particulier He 13/7).

La nuée des témoins dans le sens de la communion des saints est partie intégrante de l'anamnèse de l'Église. Par celle-ci, l'Église se souvient d'elle-même, dans sa plénitude. L'Église présente s'adosse pour ainsi dire par cette anamnèse à l'Église passée en tant qu'elle s'avère, dans cette anamnèse, être elle-même présente

avec le Christ en Dieu ; on peut aussi dire que l'Église sur terre se met au bénéfice de l'Église du ciel, de la foi, de l'amour, de l'espérance de ceux qui l'ont précédée dans le temps. Par là-même l'Église présente se fait le réceptacle de l'Église passée qui, tout comme elle-même, est présente en Dieu. L'Église passée, ou mieux l'Église passée en tant que triomphante vit ainsi dans et avec et à travers l'Église militante sur terre, même si celle-ci est aussi spécifique, étant précisément l'Église militante d'aujourd'hui, caractérisée par une situation historique et donc culturelle, sociale, etc, nouvelle et donc irréductible. Mais dans cette nouveauté, l'Église militante est forte de la puissance spirituelle de l'Église passée ou triomphante, tout comme telle Église particulière au sein de l'Église terrestre est forte du témoignage de telle autre Église particulière (cf en part. la mention que saint Paul fait constamment du témoignage des Églises locales les unes par rapport aux autres ; cf aussi 1 P 5/9, etc.).

Mais l'anamnèse par l'Église actuelle de la nuée des témoins n'est pas faite pour cette dernière elle-même comme si celle-ci était son fondement dernier. Celui-ci, précise en accord avec tout le Nouveau Testament He 12/2 après l'évocation de la nuée des témoins, n'est autre que « Jésus, le chef et le consommateur de la foi » (ou l'initiateur de la foi et qui la mène à son accomplissement). La nuée des témoins est appelée ainsi parce qu'elle est faite des témoins de ce Jésus, ontiquement dans les nations païennes, noétiquement, de manière proleptique dans l'Ancien Testament, dans le sens de l'accomplissement dans le Nouveau Testament. L'Église actuelle ne saurait, faute de se renier alors dans sa vérité qu'elle a par son fondement qu'est le Christ, substituer l'Église passée ni se substituer elle-même à ce fondement unique. Si celui-ci, le Christ donc, n'est pas sans son corps, on ne peut parler de son corps, passé et présent, qu'à cause de Lui. En fait, le fondement christologique ainsi entendu doit être élargi en fondement trinitaire : c'est Dieu en Christ par le Saint Esprit qui est le fondement de l'Église ; c'est de lui que, fondamentalement, l'Église doit faire mémoire.

Troisièmement, la nuée des témoins comprend à la fois les témoins ou « saints » bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testaments, et les témoins ou « saints » post-bibliques. L'histoire de Dieu avec le monde et donc de sa révélation dans la création et la rédemption ne s'arrête en effet pas avec la clôture du canon

biblique, pour essentielle que soit la période canonique en tant que période fondatrice, et pour normatif que soit le canon biblique pour tout le temps post-canonique. Il faut ajouter que la nuée des témoins, la communion des saints comprend des saints anonymes et des saints dont le nom est connu. Il y a un sens au fait qu'il existe dans l'année liturgique un jour où l'Église fait mémoire de tous les saints, comme il y a un sens d'avoir un calendrier des saints connus, même si celui-ci doit constamment rester ouvert pour y faire figurer de nouveaux témoins et même si la sainteté des saints « consacrés », jugée à la seule norme biblique, tient à la seule manifestation en et à travers eux de la grâce et de la richesse de la grâce de Dieu et donc à leur soumission à elle. Le culte des saints (« culte » signifie étymologiquement « respect », et est pris ici dans ce sens) entendu comme vénération des témoins du passé en tant que témoins de la grâce de Dieu en Christ et qui ne saurait comme telle porter ombrage à la seule adoration de Dieu, du Dieu tri-un, consiste dans la prise en compte par la foi et l'Église, des effets ou fruits portés par la révélation de Dieu dans l'histoire, nonobstant l'ambiguïté qui toujours reste attachée à ces fruits mais qui en même temps est, en particulier dans ceux que la mémoire de l'Église repère nommément, comme transcendée dès maintenant par l'univocité de la grâce. En raison du caractère démesuré pris par le culte des saints à la fin du Moyen Age dans la piété populaire, leur vénération obscurcissant l'unique adoration de Dieu et leur invocation comme médiateurs mettant en question l'invocation de l'unique médiateur qu'est le Christ (cf. en particulier 1 Tm 2/5), les Réformateurs ont soit limité le culte des saints aux saints bibliques (Luther a gardé les jours des apôtres et des évangélistes ainsi que les trois fêtes mariales fondées bibliquement, annonciation, visitation et présentation au temple, et comprises comme des fêtes du Christ ; de même la fête de saint Jean le précurseur et aussi celle des « saints » que sont les anges, lors de la fête de saint Michaël archange et de tous les anges), soit l'ont aboli (Calvin). D'une manière générale, le protestantisme a un rapport brisé au culte des saints. Si la critique des Réformateurs contre les abus du culte des saints fait partie constitutive de la mémoire du protestantisme, et si elle ne peut qu'être reçue dans sa légitimité, elle a eu pour conséquence effective de dépeupler l'Église largement d'elle-même, c'est-à-dire de la nuée des témoins aussi bien bibliques que post-bibliques,

leur vénération étant perçue comme une mise en question de l'unique adoration, invocation et médiation du Christ.

Il y a indéniablement dans l'attitude protestante, outre une base historique et une justification théologique, aussi un appauvrissement théologique, une certaine cécité pour le corps ecclésial du Christ dans sa vérité passée en tant que vivante. Rien ne s'oppose à un renouveau de la vénération des saints dans le protestantisme, dans le sens qui a été indiqué. Par ailleurs, la critique de la Réforme du XVI^e siècle doit, dans sa légitimité, entrer dans la mémoire de l'Église universelle, afin de bien définir le « statut » théologique second de ce qu'on nomme le culte des saints.

Quatrièmement, la commémoration au sens indiqué des saints ne relève pas de la simple historiographie, pour importante que soit celle-ci. Par historiographie est entendue l'approche des témoins du passé dans le sens dans lequel l'exégèse historique et critique aborde les textes des saintes Écritures. Nous avons dit ailleurs l'utilité voire la nécessité mais aussi l'insuffisance de cette approche des textes scripturaires¹. Étendue et appliquée à l'histoire de l'Église, elle n'arrive pas à elle seule à rendre compte de la dimension véritable des témoins du passé, qui est spirituelle. Si le mot « hagiographie » n'était pas largement déformé dans sa signification par une pratique qui a eu longtemps cours, d'une présentation enjolivante des saints, mêlant le vrai et l'approximatif voire le contestable, et de leur interprétation peu exigeante théologiquement et spirituellement, donc sans grand discernement, gommant la part d'ambiguïté voire d'ombre dans la vie des saints, ce mot se recommanderait pour qualifier l'historiographie particulière dont « l'objet » sont les saints du passé et jusque dans le présent. La vraie hagiographie ne doit pas être moins que l'historiographie dite scientifique ; en même temps elle doit être davantage qu'elle, à cause de l'« objet » même qui la demande, c'est-à-dire à cause de la dimension de témoignage du Christ et dans ce sens de sainteté qui est celle des dits témoins ou « saints ». Vue ainsi, la teneur vraie de l'histoire de l'Église est spirituelle, même si cette « spiritualité » n'y existe que de façon ambiguë.

Gérard SIEGWALT
Faculté de Théologie Protestante
Université de Strasbourg

1. Cf. . La *Dogmatique pour la Catholicité évangélique*, Paris/Genève, 1987, I/2, chap. III, C.1. c(2).